



L'ANNONCIATION AUX BERGERS, d'après J. Bastien-Lepage

LE DOCTEUR JEAN (*)

ANECDOTE POUR NOËL

Sur le versant austral des Nidere Tauern, montagnes superbes dont l'altitude atteint jusqu'à dix mille pieds, se trouve la pittoresque ville de Vordenberg, à quinze milles environ de Brück sur la Mur : c'est un des pays miniers les plus riches de l'Autriche proprement dite.

Rien de gracieux comme cette ville jetée parmi les rochers abrupts, et que surplombent, dans le lointain, les forêts de chênes, de hêtres, des immenses sapins accrochés aux anfractuosités, suspendus au-dessus des précipices, balancés sur le vide : comme si une main de géant, la main toute puissante d'Odin, les tenait menaçants contre les ennemis de la noble race des Habsbourg.

Certes, c'est dans ce pays que l'implacable Valkyrie guette le mauvais qui, jamais, n'entrera au royaume de gloire d'Alfader. Elle a promis à Rodolphe, le premier de l'illustre famille, de protéger sa lignée.

Mais Rodolphe est chrétien : c'est sa belle conduite envers l'Eucharistie qui lui a valu la promesse du Dieu de Grégoire X, pape qui gouvernait l'Eglise en ce même XIII^e siècle : " Tant que les Habsbourg seront fidèles à Dieu, ils garderont la couronne d'Autriche."

Les siècles ont marché, les inventions les plus étranges ont fait croire à l'homme qu'il est Dieu : dans son stupide orgueil, il a répété comme le Porte-Lumière dans les siècles : *Non serviam* !

Il a dompté la matière, assoupli et assujéti les foudres qu'il a lancées par delà les Océans : pour lui, plus de limites, plus d'espaces !... Seul, le Temps le confond.

Il a creusé les abîmes, en a retiré la lumière, la chaleur, principes de vie : est-il créateur ?...

Non loin de Brück et de Léoben, les gouffres de la Norne, la Parque scandinave, engloutissent les vies des prolétaires : l'homme est orgueilleux, mais, malgré lui, ou il est maître—ou il est esclave, et quel abject esclavage !

Les Habsbourg se soucient peu des Nornes ou des Valkyries : ils n'attendent par d'être introduits dans le Walhalla, ils ont sacrifié à l'Enfant-Dieu, ils ont embrassé le culte du divin Crucifié.

Mais, malgré leur foi, malgré leur amour de leurs peuples, et peut-être à cause de lâches prévarications chez quelques-uns d'entre eux, ils n'ont pu faire que les idées subversives qui amenèrent la grande révolution n'eussent point leur écho jusque dans ces amas de dolomie recouvrant les lignites et les anthracites : les Nidere Tauern.

En même temps que montent, des entrailles de la terre, les sourdes détonations, les roulements des wagonnets ou les grincements des treuils ramenant les

mineurs de la bure, montent aussi, parfois, des blasphèmes, des imprécations, des hurlements d'épouvante, de suprême désespérance, d'agonie, quand le grisou aide aux riches à massacrer les pauvres !...

C'était en 186... vers la fin de décembre. J'étais allé passer quelques jours de vacances chez mon aimable cousin, le prince François de S...

Les jolies montagnes au nord de Brück semblaient de gigantesques spectres blancs, que trouaient en grandes échancrures les forêts de sapins s'étendant depuis le deuxième mille jusqu'au sommet des monts souvent perdu dans les nuées.

La Mur était couverte de glace : on patinait sur les deux rives.

Mon cousin François avait vingt-quatre ans : je n'en avais que douze. Il voulut me faire voir ce pays admirable dans sa superbe sauvagerie.

Oh ! que c'est beau, le cours du Danube, ou les grandioses Carpathes, ou les sourcilleuses Alpes Autrichiennes dont la Bernina et le rempart du Rhoeticon, en Suisse, forment le pied, tandis que courent, à travers la Carinthie et la Styrie, les Hohe Tauern et les Nidere Tauern allant s'aplatissant à mesure qu'elles se rapprochent du Danube.

Le traîneau, attelé à la russe, nous emportait de toute la rapidité de ses deux chevaux circassiens — don du malheureux archiduc Maximilien en 1862, un an avant sa triste, son éphémère royauté en Mexique.

Nous dévorions l'espace : ces chevaux semblent ne pas connaître la fatigue.

Le second jour, nous arrivions dans les environs de Vordenberg, et nous nous arrêtions à quelques milles plus au nord de cette ville, la neige qui tombait à gros flocons nous barrant le passage. Il était près de quatre heures après-midi : et à fin décembre, il commence à faire noir à cette heure.

Le laquais dut demander l'hospitalité dans la première demeure venue ; il n'y avait aucune auberge, bien moins encore le moindre hôtel en ces parages.

Selon les règles de l'hospitalité si suivies dans presque toutes les provinces d'Autriche, on nous reçut avec la plus grande cordialité en même temps que la plus vraie courtoisie : le paysan autrichien, surtout le montagnard, a un grand fond de dignité, de noblesse, qui frappe tout étranger voyageant à l'aventure en ce pays.

* *

Bientôt, je remarquai certain air de tristesse sur les visages de l'aïeul et de la mère de famille, les seules grandes personnes habitant la maison où nous étions réfugiés.

Six enfants, roses et joufflus, âgés de quatre à douze ans, s'occupaient, gardant un silence douloureux ou ne parlant qu'à mi-voix quand il le fallait, les petits garçons à sculpter ces bibelots de bois étalés à toutes les vitrines de Vienne, les petites filles à tricoter ou à coudre.

Je dis en français à mon cousin de s'enquérir de la cause de leur tristesse : j'étais trop timide pour le faire moi-même.

Avec une exquise délicatesse, François s'informa. Ce fut l'aïeul qui lui répondit :

— Mon fils Franz travaille à une mine de charbon entre Brück et Vordenberg, vers la montagne. Il devait la quitter hier, le 23 décembre, pour être ici ce matin. C'est le dernier de mes fils : la mine m'a ravi Gottlieb, son frère aîné, et Fritz, le plus jeune. Les deux plus grands enfants que vous voyez ici sont ceux de l'aîné : leur mère ne put survivre à la perte de son époux. Les deux suivants sont ceux de Fritz : sa femme devint folle quand on lui rapporta le cadavre affreusement calciné de Fritz. Les autres enfants, y compris un petit malade dans la chambre là, à côté (il nous indiquait une des portes donnant dans la chambre où nous nous tenions), sont ceux de Franz, et de Gretchen que voici, et que j'aime comme ma fille.

" Mais Gottlieb et Fritz étaient de braves ouvriers, d'honnêtes chrétiens : plutôt à Dieu que Franz leur ressemblât !..."

En ce moment, un gémissement parvint jusqu'à nous. Le vieux Godfried, malgré ses quatre-vingts ans,

(*) Reproduction interdite.
N. B.—Nous ne changeons que les noms des endroits, tous les personnages existant encore, même le docteur Jean, malgré les bruits contraires.